

Le violon enchanté

Un jour, il y a de cela longtemps, très longtemps, vivait un riche baron qui avait trois filles. Deux n'étaient pas jolies, mais la plus jeune était ravissante. L'aînée s'appelait Suzon : elle était longue et maigre comme un piquet, elle avait de grandes dents et le nez comme un crochet. La cadette qui s'appelait Catherine était petite et boulotte : elle avait les joues rouges comme des radis, des jambes comme des courges et elle louchait. Quant à la troisième, Leila, elle était comme un bouton de rose : charmante, le teint frais et gaie comme une hirondelle. Elle avait une voix de rossignol : quand elle chantait tous s'arrêtaient, ravis, ensorcelés. Mais on ne l'aimait pas seulement pour sa beauté, mais aussi parce qu'elle était bonne, qu'elle ne faisait pas, comme ses sœurs, souffrir les domestiques, enfin, parce qu'elle ne renvoyait jamais un pauvre les mains vides. C'était la préférée du baron et ses sœurs étaient jalouses. Elles n'avaient jamais aimé Leila, même lorsqu'elles étaient des enfants ; devenues grandes, elles se prirent à la haïr, sachant qu'elles ne se marieraient pas tant que leur jeune sœur serait à la maison. Un jour, Suzon dit à Catherine :

« Il faudrait nous débarrasser de ce poison, d'une façon ou d'une autre. Tant qu'elle viendra avec nous au bal, nous ne trouverons pas de prétendants.

- Ils n'ont d'yeux que pour elle et personne ne nous remarque, soupira Catherine. Demandons à papa de ne pas la laisser sortir tant que nous n'aurons pas trouvé à nous marier.

- Essayons, dit Suzon. »

Les deux sœurs allèrent donc voir leur père et lui présentèrent leur demande. Le vieux baron savait que ses filles avaient raison. Et comme il préférait la plus jeune, il n'avait aucune envie de la voir partir la première. Par contre, il souhaitait de tout cœur se débarrasser au plus vite des deux aînées, car elles n'étaient pas commodes.

Il fit appeler Leila et lui dit :

« Ecoute, mon enfant. Tu es trop belle et tu portes ombrage à tes sœurs. Elles ne pourront jamais se marier, si tu continues à les accompagner partout. Mieux vaudrait donc pour tout le monde ne plus te montrer avec elles et rester à la maison, tant qu'elles n'auront pas trouvé de prétendants.

- Comme tu voudras, papa, répondit doucement la jeune fille. »

À partir de ce jour, Leila ne sortit plus de la maison. Et pourtant, les deux aînées n'arrivaient pas à se marier. Même lorsqu'elles ne les accompagnait pas au bal, elles faisaient tapisserie toute la nuit : personne ne les invitait à danser et, bien sûr, pas question de mariage.

À bout de quelques temps Suzon dit à Catherine :

« Ton idée n'a servi à rien. Tant qu'elle restera en vie, nous ne pourrions trouver le bonheur.

- Elle nous enterrera toutes les deux, soupira Catherine
- Cela dépend aussi de nous, s'écria Suzon.
- Que veux-tu dire ?
- Eh bien, un malheur est vite arrivé.

Catherine sursauta.

- Il ne faut pas dire des choses pareilles. Leila est quand même notre sœur.
- Pauvre sottise, répartit Suzon, reste vieille fille jusqu'à la mort si le cœur t'en dit.

Suzon se rendit droit à la chambre de sa sœur et prit une voix douce :

- Ne t'ennuies-tu pas à rester seule ? Viens donc faire un tour dans le jardin.

Leila bondit de joie.

- J'irais volontiers avec toi, dit-elle. Où est Catherine ?
- Elle dort, répondit Suzon

Elle prit Leila par la main et l'entraîna dans le jardin. Au bout d'un moment elle dit :

- Voilà longtemps que tu n'es pas sortie du jardin, petite sœur... Si nous allions jusqu'à la forêt ?
- Je ne peux pas, soupira Leila. Tu sais bien que papa me l'a interdit.
- Pour une fois, il ne dira rien, fit Suzon. Nous serons de retour dans un moment et il fait si bon dans le bois.

Leila se laissa tenter et suivit sa sœur jusqu'à la forêt. Chemin faisant, Suzon bavardait joyeusement. Comme elles arrivaient au bord d'un profond ravin, Suzon s'arrêta.

- Vois-tu cette pente ? dit-elle. Si quelqu'un tombait d'ici, il se tuerait à coup sûr.

Tout en parlant, elle lâcha la main de sa sœur et la poussa avec violence. Leila perdit l'équilibre et tomba. Mais dans sa chute, elle réussit à s'accrocher à la branche d'un buisson de genévrier qui poussait dans une fente entre les rochers.

- Au secours ! cria-t-elle.

Il ne lui vint même pas à l'esprit que Suzon l'avait poussé exprès.

- Aide-moi, petite sœur ! criait-elle, en lui tendant sa main libre, tandis que l'autre s'agrippait fermement au genévrier.
- Je vais t'aider ! rugit Suzon enragé de voir que Leila vivait encore. Je vais t'aider mais pas comme tu le penses !

Elle arracha une longue branche et la tendit à la malheureuse enfant. Mais au moment où Leila allait la saisir, elle lui asséna un grand coup sur la main. Leila hurla de douleur, la branche de genièvre se cassa et la jeune fille tomba au fond du ravin.

- Restes-y ! s'écria Suzon satisfaite.

Elle retourna à la maison. Au dîner, quand le père demanda où était Leila, Suzon dit qu'elle avait sans doute mal à la tête et qu'elle était allée se coucher. Mais quand Leila n'apparut pas au petit

déjeuner le lendemain matin, le baron, inquiet, envoya un domestique dans sa chambre. Le domestique revint lui dire que la chambre était vide. Le baron fit fouiller toute la maison et le jardin, mais c'était comme si la terre avait englouti Leila. Le baron fit savoir dans toute la contrée que celui qui lui rendrait sa fille serait riche. On la chercha dans tout le pays, mais personne n'eut l'idée de fouiller la forêt voisine.

Suzon n'avait rien dit à sa sœur, mais Catherine se doutait bien de ce qui s'était passé. Mais comme elle craignait sa sœur, elle ne dit rien au baron. Cependant, la belle Leila gisait morte au fond du ravin. Suzon ne s'était pas trompée en pensant que personne ne la trouverait à cet endroit. La main de la jeune fille serrait toujours une brindille de genièvre qu'elle avait arrachée dans sa chute. Dans le ravin humide, le corps se décomposait rapidement. L'automne l'ensevelit dans les feuilles mortes ; au printemps, un ruisseau en crue recouvrit le cadavre de sable et de boue. De temps en temps, un morceau de rocher se détachait de la paroi. Au bout d'un an, il ne restait rien de Leila. Mais la brindille de genièvre, elle, ne mourut pas. Elle prit racine et se mit à pousser vers le soleil, si vite et si haut qu'au bout de deux ans, le genévrier atteignait le bord du ravin. C'était un très bel arbre. Ses plus hautes branches exhalaient un parfum délicieux et quand le vent faisait frémir sa couronne, on entendait un son bizarre et mélancolique, semblable à la plainte du violon.

Un jeune berger tzigane, nommé Lavouta, s'éprit de ce bel arbre. Il faisait paître les troupeaux du baron et il venait souvent s'asseoir au bord du ravin pour écouter le bruissement mystérieux de l'arbre... Lavouta possédait un violon - un vieil instrument qui semblait prêt à tomber en morceaux. Mais comme il savait jouer, seigneur ! Il tirait de son violon des mélodies si troublantes que les passants croyaient que l'esprit de la forêt lui-même s'était mis à jouer... Un jour, comme il était assis à jouer au bord du ravin, il cassa son archet. Quel malheur ! Lavouta reposa son violon avec colère, l'instrument glissa et disparut dans les profondeurs. Lavouta éclata en sanglots. Ce violon avait été sa seule joie. Que faire maintenant ? Jamais il n'arriverait à s'en procurer un autre. Il pleura longtemps, puis s'endormit de fatigue et de découragement. Il fit un rêve étrange. D'abord il lui sembla que le doux bruissement du genévrier s'était transformé en une belle musique qui sonnait comme la plainte d'un violon.

C'est sûrement le mien, se dit le berger en rêve. Et il s'étonna d'entendre son violon jouer tout seul. Il écouta attentivement et, au bout d'un moment, il lui sembla aussi entendre des paroles. Il les comprenait, car c'était un chant tzigane ; une douce voix de femme disait : « Prends ton violon et joue. Joue et raconte que je fus tuée par une vilaine aux longues dents. »

C'était une fervente supplication. Mais comment pouvait-il jouer si son violon était au fond du ravin ? Tout à coup, comme en réponse à ses pensées, une voix se fit entendre des profondeurs du ravin. Elle disait :

- Coupe le sommet du genévrier pour t'en faire un nouveau violon.

A ce moment, le berger s'éveilla. Il se frotta les yeux et réfléchit à son rêve. Mais il finit par se dire : Un rêve n'est qu'un rêve... Et comme il était déjà tard, il rassembla ses brebis et rentra chez lui.

Mais cette nuit-la, il ne put trouver le sommeil. La chanson tzigane semblait le poursuivre... Enfin, bien avant dans la nuit, Lavouta s'endormit. Et il eut de nouveau un rêve curieux. Il lui sembla qu'une belle jeune fille était entrée dans sa petite pièce derrière l'écurie. Elle tenait à la main son violon. Elle le lui tendit et lui demanda, en langue tzigane, de le prendre et de jouer.

- Puis tu briseras ton violon contre la table et je deviendrai ta femme.

Le lendemain, dès son réveil, Lavouta se hâta vers le ravin une scie sur l'épaule. Il scia le sommet du genévrier et l'emporta chez lui. Ensuite, il prit un bon couteau et se mit à tailler le bois. Il fut étonné de voir avec quelle facilité le bois prenait forme. Le soir même, le corps du violon était terminé. Lavouta demanda au cuisinier du baron des boyaux de mouton et il en fit les cordes. Il prit des crins de la queue des chevaux pour fabriquer l'archet. Le violon était prêt.

Lavouta le plaça sous son menton et effleura les cordes. Alors le violon se mit à jouer et à chanter la chanson de la jeune fille. Le palefrenier accourut tout étonné :

- Qui joue et chante ici ? Est-ce toi, Lavouta ?

- Pas moi, mais mon nouveau violon. Il joue et chante tout seul. Lavouta éloigna l'archet des cordes et le violon continua à chanter.

- Que chante-t-il ? demanda le palefrenier.

- Une femme chante en langue tzigane qu'elle a été tuée par une vilaine à longues dents, expliqua le berger. - Une vilaine à longues dents ? s'étonna le palefrenier. Tu as un drôle de violon, tu sais, mon garçon. Tu devrais aller voir le vieux baron pour lui faire écouter la chanson. Il comprendra, car on dit que sa femme était tzigane.

Le palefrenier conduisit Lavouta auprès du vieux baron.

- Ce jeune Tzigane, dit-il, a un drôle de violon. Il joue et chante tout seul. Ecoutez-le, maître.

Lavouta plaça le violon sous son menton et la douce voix de femme se fit entendre à nouveau. Le baron sursauta :

- C'est la voix de ma fille ! s'écria-t-il. Ou est-elle ?

Il regarda autour de lui, mais point de Leila. Cependant, la voix chantait toujours.

- Une vilaine à grandes dents ! s'exclama le baron. Je commence à comprendre. Maintenant je sais qui a tué ma Leila !

Il sortit de la pièce et alla droit chez sa fille aînée.

- Avoue que tu as tué ta sœur Leila ! s'écria-t-il.

Suzon pâlit, mais elle se domina vite :

- C'est cette oie de Catherine qui te l'a dit ? demanda-t-elle en ricanant.

- Et elle ne m'a rien dit ! hurla le baron. Elles sont propres, mes filles ! Disparaissez de ma vue à l'instant, toutes les deux. Que je ne vous revoie jamais, sinon je vous fais chasser par mes domestiques.

Il lui tourna le dos et sortit de sa chambre blême de colère. Suzon courut chez sa sœur :

- Qu'as-tu raconté à notre père ? criait-elle furieuse. Comment sais-tu ce qui est arrivé à Leila ? Je ne t'ai jamais dit que je l'avais jetée dans le ravin !

- Tu as osé faire cela ? Catherine était horrifiée. Je me doutais que c'était toi qui l'avais fait disparaître. Mais jamais je n'en ai soufflé mot à notre père.

- Alors, qui a bien pu lui dire ? En tout cas, nous voilà bien. Il nous a chassées toutes les deux.

- Il nous a chassées ? se lamenta Catherine. Qu'allons-nous devenir ?

Cependant Lavouta qui était revenu dans sa chambrette derrière l'écurie réfléchissait, le violon magique à son côté, à ce que le palefrenier venait de lui apprendre sur le sort de Leila. Peut-être était-ce la jeune fille qui lui était apparue en rêve ? Qu'elle était belle ! Et elle lui avait promis de devenir sa femme s'il brisait son violon contre la table... Il hésita un moment : devait-il casser son violon neuf qui jouait et chantait tout seul ? Enfin, il se décida. Il se leva, saisit le violon et frappa - la table de toutes ses forces. L'instrument se brisa en mille morceaux. Et à l'instant même apparut la jeune fille de son rêve. Elle portait à la main le vieux violon de Lavouta. Le berger le reconnut tout de suite, mais quelle différence ! Il était poli, son bois reluisait comme un miroir et les cordes étaient neuves et soyeuses. L'archet que la jeune fille lui tendait avec le violon n'était plus brisé.

- Prends ton violon, Lavouta, lui dit doucement la belle. Je te le rapporte du ravin où je suis restée enterrée deux années durant. Ma mère était tzigane et connaissait un peu de magie. Mon père l'a aimée pour sa beauté. Mais un puissant esprit qui avait servi ma mère a voulu se venger d'elle parce qu'elle épousait un simple mortel. Il la frappa d'une malédiction : tous les enfants qui lui naîtraient seraient laids et méchants. Après la naissance de mes deux sœurs, ma mère supplia l'esprit de retirer sa malédiction. Il consentit, mais à une condition : après la naissance de son troisième enfant, ma mère devait mourir et devenir sa compagne dans le monde des esprits. Ainsi la mort de ma mère a payé ma beauté. Quand ma sœur me poussa dans le ravin, l'âme de ma mère se changea en genévrier et je m'y rattrapai dans ma chute. Quand ma méchante sœur m'a frappée, j'ai emporté dans ma chute une brindille de genévrier, la main de ma mère. Elle prit racine dans le ravin et devint un grand arbre. Ainsi, je naquis pour la deuxième fois du corps de ma mère... Mais je ne pouvais recouvrer ma forme humaine que si un homme transformait le bois de l'arbre en l'objet le plus cher à son cœur... Tu aimais ton violon, Lavouta... Quand il est tombé dans le ravin, je savais que toi seul tu pouvais, par ton amour, donner la vie au bois inerte de mon genévrier. C'est pourquoi je te suis apparue en songe pour te conseiller.

Lavouta regardait la jeune fille comme dans un rêve. Ensuite, il dit :

- Je t'ai rendu la vie, tu m'as rendu mon violon. Nous sommes quittes.

- Non, sourit la jeune fille, car tu oublies que je t'ai fait une promesse. Essaie ton violon...

Lavouta plaça le violon sous son menton et se mit à jouer le chant tzigane. Mais le son de l'instrument le fit frémir de délices. Jamais personne au monde n'avait possédé pareil violon. Le berger ferma les yeux et ne pensa qu'à jouer...

Tout à coup, la porte s'ouvrit. Le baron entra. Il aperçut la jeune fille et s'écria :

- C'est ma petite Leila !

- Oui c'est moi, papa ! s'écria la jeune fille et elle se jeta dans les bras de son père.

- Ce n'était donc pas vrai ce que chantait le violon ? Tu vis ? Suzon ne t'a pas tuée ?

- Elle a essayé, répondit Leila. Elle m'a jetée dans le ravin, mais Lavouta m'a rendu la vie. Je lui ai promis que je serai sa femme.

- Eh bien, soit, dit le baron. Epouse qui tu voudras. Tu es en vie, c'est tout ce qui compte.

Quand, au bout d'un moment, ils sortirent tous les trois, ils virent les deux sœurs qui quittaient le château. Elles partaient pour toujours. Quand l'aînée aperçut Leila, elle poussa un cri horrible et tomba à la renverse. L'autre resta là, comme une statue de sel. Leila courut vers Suzon, s'agenouilla près d'elle et tenta de la ranimer.

A ce moment, on vit passer un étranger. Il portait un habit de domestique et il boitait.

- Relève cette femme, ordonna le baron. Après, chasse-la d'ici. L'autre la suivra.

- Non, papa, supplia Leila. Catherine est innocente. Elie ne savait pas de quoi Suzon était capable. Ce n'est pas leur faute, si elles sont méchantes. C'est la malédiction. Pardonne-leur, | Elle supplia tant et si bien que le baron finit par céder. Il ordonna au domestique de transporter au château Suzon qui n'avait pas repris connaissance. Mais dès que l'inconnu eut ; pris Suzon dans ses bras, la terre s'ouvrit sous ses pieds et l'avalait, lui et son fardeau.

- C'était le diable en personne ! s'exclama le baron. Il a emporté Suzon droit en enfer. Catherine tremblait de tous ses membres. Elle tomba à genoux devant Leila et la supplia de lui pardonner.

Leila lui tendit la main, la releva et dit :

- Je ne t'en veux pas, petite sœur. Viens avec nous, nous vivrons tous ensemble. Si tu ne te maries pas, tu veilleras sur nos enfants.

Le baron fit à Leila une noce magnifique. Lavouta n'était plus un pauvre berger. Non parce qu'il avait épousé une jeune fille riche, mais parce que sa musique le rendit bientôt célèbre de par le monde. Il gagna beaucoup d'argent avec son violon magique et put ainsi élever une nombreuse famille.

Catherine louchait toujours, mais elle devenait plus douce. Et chose curieuse : plus elle était gentille, moins elle était laide. Elle finit même par trouver un mari et ils furent tous heureux jusqu' à leur mort.